

LES VOYAGES DE NATHANAËL OU PARTIR EST UN PEU MOURIR

Federica Marino

Nathanaël, dernier personnage romanesque de Marguerite Yourcenar, a été en fait l'une de ses premières créations, contemporain de Zénon au temps de *Remous*, le grand roman inachevé de la vingtième année (Postface, OR 1032-1033). Au cours des années, toutefois, ce 'héros obscur' a beaucoup changé, accompagnant discrètement l'auteur dans son parcours littéraire.

Tout en évitant une analyse ponctuelle et comparée de l'histoire de Nathanaël, il est légitime de s'interroger sur la fonction et la valeur des ajouts qui ont fait de la "pâte nouvelle de 1935" le "long récit ou roman court" qu'est *Un homme obscur*¹, avec une attention particulière aux deux grands blocs des aventures au Nouveau Monde et de la mort sur l'île frisonne, après la parenthèse de bonheur dans la maison Van Herzog. Ces ajouts, au début et à la fin de la vie de Nathanaël, le dotent d'une expérience plus vaste, et d'une mort moins casuelle que la "commode pleurésie" (p. 1034) qui le tuait dans la version de 1934; il reste à voir de quelle façon les voyages américains de Nathanaël et sa mort se relient, s'ils se relient.

Tout voyage, pour être tel, demande un départ, un parcours et un point d'arrivée: plus en détail, un voyage qui soit formateur peut se définir comme cet itinéraire qui, comportant l'abandon du rassurant milieu originel, dépayse le voyageur, lui imposant des épreuves présumées utiles avant qu'il assume, à la conclusion du voyage, une identité sociale. Dans la culture européenne, ce type de voyage a pris la forme du "Grand Tour", une sorte de pèlerinage culturel et spirituel sur les traces du passé, que les jeunes nobles des XVIII^e et XIX^e siècles s'offraient "avant de s'établir dans le pays où le hasard ou la Providence [es] a[vait] mis", (EM 1023) parachevant leur éducation sans négliger les plaisirs offerts par le présent. On trouve des traces de cette tradition dans la famille de Marguerite Yourcenar: ses grands-oncles maternels, Rémo et Octave Pirmez, ainsi que Michel-Charles, le grand-père paternel, témoignent de cette passion des voyages qui affecta ensuite Michel de Crayencour et sa fille Marguerite². Si Nathanaël ne peut pas aspirer à un Grand Tour, puisqu'il n'est ni riche ni noble et que sa culture est trop mince pour qu'on puisse penser à la compléter, on peut toutefois lui trouver des compagnons d'aventures dans l'univers littéraire, de Candide à Wilhelm Meister, d'Hadrien à Zénon; il reste à voir si le voyage de Nathanaël est un apprentissage de la vie, comme celui de ses 'collègues', ou s'il signifie autre chose, ce que je voudrais découvrir en suivant son itinéraire le long de la narration.

¹ Postface, OR 1032. En ce qui concerne la date de 1935, il est possible que M. Y. se réfère à l'édition dans la "Revue Bleue" des 5 et 13 janvier 1935.

² Voir *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord*, qui raconte entre autres les voyages à travers la Grèce, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse.

Le milieu originel

Greenwich, Angleterre, au XVII^e siècle: Nathanaël y vit dans une situation d'isolement, d'abord parce qu'il est, Hollandais parmi des Anglais, un étranger: les charpentiers hollandais qui vivent dans ce village, "respectés pour leur industrie et leur solide protestantisme", travaillant bien et "bien payés en bons shillings et en bons pences", n'en sont pas moins des étrangers, "dédaignés en tant que tels" (OR 903), et s'ils vivent à côté des Anglais³, ils ne semblent pas trop intégrés à la communauté indigène, qui les tolère sans qu'un véritable échange existe, même pas au niveau des recettes de cuisine⁴.

A Greenwich, en somme, les deux sociétés cohabitent parallèlement et en paix, mais il n'y a pas de communication entre elles: l'amourette de Nathanaël et Janet, qui semblerait témoigner du contraire, se déroule en fait 'extra moenia', "dans les bois" et "dans la prairie voisine" (OR 905), et s'interrompt brusquement à cause de l'intervention violente d'un individu qualifié d'abord par son rôle social de "bourgeois, négociant en équipement et fournitures maritimes" (*ibid.*), et seulement en second lieu par des caractères plus personnels, comme s'il était avant tout l'envoyé de la société au nom de laquelle briser cet amour dans la nature. Un autre facteur d'isolement se trouve pour Nathanaël dans sa boiterie, qui l'empêche d'entreprendre le métier paternel, l'éloignant ainsi de la tradition familiale. Le garçon ne peut pas suivre ses frères ou ses camarades "racler le flanc des navires en cale sèche ou enfoncer des clous dans des poutres" (OR 904): pour cette raison il est confié par sa famille au magister du village, qui, pour peu d'argent, va faire de lui "un prêcheur ou un magister à son tour" (*ibid.*)⁵. Cette décision des parents met Nathanaël à l'écart de la vie familiale, dans une situation de presque orphelinat, qui s'unit à celle d'immigré; que dire, enfin, du statut de protégé du maître, prestigieux aux yeux de celui-ci, mais irritant, au moins, du point de vue de la "tourbe des écoliers" (*ibid.*), que Nathanaël doit surveiller et, à l'occasion, punir?

Malgré son isolement, et à cause de celui-ci, Nathanaël semble modérément heureux, et son enfance est tranquille et en quelque sorte privilégiée, car sa solitude à Greenwich est compensée par l'entrée dans l'univers des livres, favorisée par ces mêmes facteurs marginalisants qui devraient faire de lui un malheureux; au contraire, la boiterie, l'abandon de la famille, le peu de rapports avec les camarades, lui permettent d'éviter un

³ Plus précisément dans une "série de maisonnettes propres [...] en aval de Greenwich", OR 903, dans un quartier nommé la "Petite Hollande", OR 921, ce qui limite l'intégration.

⁴ Voir p. 904, où il est question des potées mijotées par la mère de Nathanaël, et du "bœuf trop cru" de ses voisines anglaises.

⁵ Le possible futur de prêtre, outre la situation de 'sans famille', semble rapprocher Nathanaël et Zénon, fils naturel d'un prélat et lui aussi destiné à l'Eglise. Cette relation est fortifiée par le fait que, dans "D'après Rembrandt", MCA 187, Nathanaël, comme Zénon, n'a pas connu son père et s'emploie à prêcher.

métier dur et dangereux, accédant à un bien-être subjectif, face à une réalité objectivement défavorable.

Le départ, les voyages

Le voyage de Nathanaël commence par un brusque détachement du lieu natal qui rappelle un peu dans ses modalités une mort symbolique suivie par une nouvelle naissance: croyant avoir tué un homme au cours d'une rixe, le jeune homme disparaît de Greenwich en se glissant dans la soute d'un trois-mâts, où il reste quelque temps, dans le noir et le silence, avant de revoir le jour sur le pont du navire, lieu de début de sa vie future⁶.

Nathanaël part, et sa destination est assez éloignée pour se révéler dépaysante: le Nouveau Monde⁷ semble lui ouvrir des perspectives inattendues et de nouvelles expériences par lesquelles se former et réapprendre à vivre: il connaît d'abord une nouvelle approche de la sexualité grâce au métis qui est devenu son protecteur à bord, et dont il accepte "sans répugnance [...] des privautés qui lui avaient fait horreur" de la part du gros bourgeois ivre (OR 907). C'est encore le métis qui emmène Nathanaël chez des prostituées jamaïquaines: guidé par son bon ami, le jeune homme découvre et goûte le "tranquille abandon" de ces filles, dont la douceur lui donne l'envie d'en avoir une "bien à soi [...] comme il avait cru avoir Janet." (*ibid.*). La référence faite à Janet à côté de ces "amours payées" (*ibid.*), loin d'enlaidir le souvenir de la jeune fille, semble suggérer que Nathanaël a dépassé la nostalgie de son passé sentimental et conçoit de nouveaux désirs portés sur d'autres figures féminines, malgré la répugnance, d'ailleurs assez vague, suscitée en lui par le contexte sordide où elles sont situées; la réorientation du désir est possible grâce aux nouvelles expériences, qui fournissent des alternatives à celles de Greenwich, substituant le bon métis au bourgeois violent et la maturité des filles jamaïquaines à la timidité effrontée et enfantine de Janet. Quant à avoir un amour durable avec un d'entre elles: "Il n'y fallait pas songer" (*ibid.*).

Après la sensualité et la tendresse, Nathanaël entre en contact avec la mort, d'abord celle de son protecteur, et puis celle du jeune jésuite: si dans le premier cas Nathanaël est confronté à la mort d'une personne connue et à laquelle il était lié, ce qui en fait une expérience individuelle, dans le second il se trouve quasi par hasard près du mourant, un inconnu pour lui, qui n'est plus un catholique, un français, un ennemi, mais, tout simplement, un homme, "un frère" (OR 994), et parfois, dans ses rêves ultérieurs, son

⁶ L'histoire de Nathanaël commence à se profiler comme une série de morts et de résurrections: dès le début du récit on parle de son "second trépas", OR 903, à propos de sa mort réelle, opposée à celle qui l'a effleuré à l'hôpital d'Amsterdam; sa disparition de Greenwich, est interprétée en ce sens par les parents de Nathanaël: "[...] on l'avait cru mort" (OR 921). On pourrait en dire autant du naufrage qui le jette sur l'île Perdue où il se refait une vie. Ces morts font de Nathanaël un homme à plusieurs vies, ce qui le rapproche en quelque sorte de son fils Lazare, l'acteur.

⁷ Il est difficile de ne pas penser ici au "Brave New World" shakespearien, d'autant plus qu'il est placé dans une île.

'alter ego', à qui prêter secours en vertu d'une souffrance commune à tous les êtres humains⁸. La mort assume donc la valeur d'une expérience universelle, ce qui donne à Nathanaël le sentiment de l'existence d'un lien entre les hommes (et plus tard entre tous les vivants), différent et moins borné que celui des rapports plus ou moins intimes, fondés parfois sur l'utilité ou l'échange.

Pendant la navigation, Nathanaël a aussi l'opportunité de revoir ses idées sur le monde naturel, pour découvrir que la mer n'est pas telle qu'on la trouve peinte en bleu et peuplée de dauphins sur l'atlas du magister: bien plus réelle, elle met en danger la vie humaine, comme il peut le vérifier personnellement, seul survivant au moment du naufrage qui le jette dans l'Ile Perdue. A Greenwich il a appris les noms des quatre continents; dans ses voyages il voit la terre ferme se confondre avec les îles dans le lointain. Ainsi la nature détruit les certitudes et les fables apprises des livres, et Nathanaël n'aperçoit plus dans les bois "ni anciens dieux, ni fées ou lutins", que Virgile et Shakespeare y avaient placé, mais seulement les éléments dont ils sont faits, "de l'air et de l'eau, des arbres et des rochers" (OR 908).

Après le naufrage de la Thétys, Nathanaël fait sa rentrée en société, dans l'Ile Perdue, où il restera pendant deux ans, dans une habitation plus ou moins accueillante, avec une presque famille, menant une vie dure et simple. Rien à voir, apparemment, avec Greenwich, où tout était bien organisé et établi à l'avance: parmi les colons de l'île, qui semblent avoir oublié l'idée même de patrie et ne se posent plus de questions religieuses, il n'y a plus de règles sociales en dehors de celles nécessaires à la cohabitation. Toutefois, cela ne revient pas à dire qu'ils vivent dans l'anarchie, car les activités de ce groupe humain répondent, sinon à la morale, du moins à l'exigence, plus élémentaire, de la survie dans une ambiance défavorable.

Entré en contact avec un mode de vie primitif, Nathanaël apprend à en distinguer les bons et les mauvais côtés, le comparant au peu qu'il sait des mœurs de son pays, et se forme, de cette façon, un jugement sur la vie sociale dans son ensemble, utilisant ses souvenirs de Greenwich, l'exemple des colons de l'Ile Perdue et celui des Indiens de la région où il se trouve, sans compter l'expérience faite dans le microcosme du bateau.

Le retour

Après cette confrontation forcée, qui lui a montré que les hommes sont partout les mêmes en dépit de la variation des races et des mœurs (OR 956), Nathanaël rentre en Europe: c'est à ce moment que la narration introduit un dysfonctionnement dans le stéréotype 'voyage de formation'. Nathanaël s'est montré indifférent à son futur au

⁸ "Certaines nuits, il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même". (OR 911-912). Cette attitude de Nathanaël n'est pas forcément due à l'amour du prochain: comme le suggère ici P. Pelckmans, il pourrait aussi bien s'agir d'une "rechange humanitaire", par laquelle Nathanaël, au moins dans ses rêves, "préfère bénéficier lui-même des soins exquis prodigués à Ange Gerutin".

moment de quitter l'île après la mort de Foy⁹, car sa fuite, si elle est volontaire, n'en est pas moins déterminée par des coïncidences enchaînées; il n'est pas moins indifférent à son passé quand, à son retour, il se trouve à penser qu'il a gaspillé quatre années de sa vie en quittant Greenwich sans que cela fût nécessaire ou utile. Autant dire qu'il repart à zéro, s'employant alors comme correcteur dans l'imprimerie de son oncle, chez qui la dévalorisation des voyages continue: il est invité à ne pas révéler aux clients son peu convenable passé de marin, et il semble le renier lui-même, en se présentant au port comme charpentier, peut-être dans l'espoir, plus ou moins conscient, d'effacer toute une partie de sa vie, en se rattachant par cela à une tradition familiale dont il n'a jamais fait partie. Son refus d'utiliser et même de reconnaître ses expériences, la discrétion dont il entoure son passé semblent attester l'inutilité du voyage, ce qui est évident dans l'appréciation qu'il en donne: "Ainsi, ses craintes paniques, sa fuite, ses aventures au Nouveau Monde ne tenaient à rien. Elles auraient aussi bien pu ne pas être [...]" (OR 921).

Nathanaël, en somme, ne tire pas profit de ses voyages: il ne devient pas un aventurier des mers, sa culture ne lui sert qu'à travailler dans une position subordonnée, il n'obtient de ses aventures ni prestige ni argent. Il n'a pas l'étoffe du héros: ses exploits n'ont ni l'éclat de ceux d'Hadrien, ni l'audace intellectuelle que Zénon mettait dans les siens, car Nathanaël, au contraire de ses 'collègues', n'agit pas, se limitant à accepter les choses qui lui arrivent, mais qu'il n'a pas voulues.

A quoi bon, alors, tant d'aventures? Le voyageur sur le retour s'enfonce dans l'anonymat, sans montrer aucune ambition; il se contente de son travail, de ses relations, du plaisir qui lui vient de rapides et casuelles rencontres, et ne demande rien à personne, ni peut-être à lui-même.

L'attitude de Nathanaël à Amsterdam n'est certes pas dominée par l'intégration au milieu. Il reste un marginal, comme à Greenwich. Il y a pourtant une différence assez importante, qui donne une nouvelle valeur à ses voyages. En effet, dans le village où il est né, Nathanaël avait vécu isolé et en marge à cause de sa condition d'étranger et d'enfant chétif, qui le protégeait de la réalité et lui permettait d'être heureux parce qu'il était innocent et ignare; à Amsterdam, au contraire, Nathanaël est Hollandais parmi des Hollandais, sa boiterie n'influe pas sur son travail et, ce qui plus compte, il a perdu quelque chose de son innocence au cours de ses aventures américaines. S'il reste marginal, c'est qu'il veut l'être, consciemment, car il a connu et jugé la société, après la leçon de relativisme et de tolérance reçue là-bas, et qui lui a permis à son retour de

⁹ Voir p. 918: "Il débarquerait dans un port normand ou breton, d'où il gagnerait la Hollande ou l'Angleterre, selon ce que les hasards du vent ou ceux de la paix et de la guerre permettraient; [...] il s'affublerait d'un faux nom. On trouverait [...] un magister ayant besoin d'un assistant; il se remettrait ainsi à l'étude. [...] Ou bien, il resterait matelot [...]. Mais aucune occasion ne s'offrit [...]". L'insistante alternative, la référence aux hasards ou à l'occasion impliquent l'indifférence, voire le fatalisme.

regarder la vie d'Amsterdam d'une façon détachée, sans être emporté par les obligations sociales, si pressantes dans une ville. La marginalité de Nathanaël, voulue et soigneusement entretenue, n'est plus celle de l'ingénu, mais celle du sage. Si l'initiation n'a pas servi à monter les échelons sociaux, ni même à s'intégrer, elle a permis, ce qui est rare, d'atteindre une sagesse et une liberté dégagées de tout ennui social, telles qu'Hadrien et Zénon n'en ont jamais connues, déterminés qu'ils étaient l'un par sa position publique, l'autre par les contraintes et les dangers dus à son statut de libre penseur pendant la Contre-Réforme.

S'il est vrai que le voyage a donné à Nathanaël, tout comme à Zénon et à Hadrien, une plus large vision du monde, pour ce héros obscur le voyage de formation est allé plus loin, le mettant en dehors du monde humain; et si Marguerite Yourcenar a "triché" (OR 1037) pour créer son dernier personnage, elle l'a fait savamment, lui donnant tout ce qu'il lui fallait pour être simple sans devenir idiot. L'instruction reçue par Nathanaël, les expériences qu'il a faites, ne sont pas restées sans utilité, et, paradoxalement, elles lui ont servi à refuser toute culture, d'instinct, mais consciemment. L'opacité de Nathanaël n'équivaut donc pas à une totale passivité de sa part: il ne sait peut-être pas ce qu'il veut, mais il sait bien ce qu'il ne veut pas, car son choix est celui de ne pas choisir, chose sans doute plus difficile que de suivre les choix des autres. Paraphrasant *Feux* (OR 1051), on pourrait dire que Nathanaël ne croit pas comme ils croient, il ne vit pas comme ils vivent, il n'aime pas comme ils aiment; il risque pourtant de mourir comme ils meurent, et peut-être pis, dans une rue blanche de neige.

Mais voilà que Nathanaël est sauvé: pourquoi? Tout simplement parce que son dernier et véritable voyage ne commence qu'à son réveil, à l'hôpital d'Amsterdam. Il survit au froid, et connaît la vie dans la maison Van Herzog: d'un côté, il termine ses expériences des milieux humains, dans la couche sociale des riches et des puissants, de l'autre, bien plus important, il découvre le véritable amour, celui, fort et discret, de Madeleine d'Ailly, une possible compagne, après la douceur de Janet et de Foy et la passion pour Saraï. L'amour est l'expérience extrême de la vie de Nathanaël, qui peut finalement partir, devenant le modèle humain auquel peut-être pensait Marguerite Yourcenar en créant ce personnage "indépendant", "sans préjugé" et "incapable d'orgueil" (OR 1037). Son détachement de la vie, qui passe à travers elle, et non à son côté, est maintenant possible, et le baiser que Madame d'Ailly pose sur ses lèvres est le viatique qui l'accompagnera dans l'île frisonne¹⁰, dans une solitude que l'on serait tenté de définir ascétique, sans que cela implique une religiosité que Nathanaël ne (re)connait pas. Son voyage au pays

¹⁰ Je signale ici une analogie entre la fonction de ce baiser, pur et charnel en même temps, et les trois jours de sursis concédés dans *Anna, soror...*, aux deux protagonistes de cette histoire d'inceste, avant le départ et la mort de Miguel. Comme Nathanaël, mais plus actif que celui-ci, le frère d'Anna, "n'ayant plus rien à attendre de la vie, [...] se lançait vers la mort [...]" (OR 884).

des hommes n'est pas un 'Pilgrim's Progress', mais, tout au plus, un chemin lent et tranquille sans autre but que la mort¹¹.

L'île

Dans l'univers tout à fait 'autre' de l'île où il a été envoyé, Nathanaël confirme et parfait ce qu'il a appris: encore une fois, il réfléchit à l'inutilité des livres et de la culture¹², en arrivant à brûler la Bible, le Livre par excellence, sans volonté de défi, me semble-t-il, mais certes avec la totale indifférence déjà montrée à l'égard de toute vérité révélée, chrétienne ou juive¹³. En dehors de la société et de ses contraintes, ayant dépassé les limites fixées par la morale ou la culture, qui n'ont jamais eu trop d'importance pour lui, Nathanaël élargit sa vision du monde à tout l'existant, à ce qui est à l'état brut, à la matière "où tout se rejoint"¹⁴. Le flanc d'une vache est "chaud et rugueux, roux comme au soleil une pente de montagne" (OR 987), les oies sauvages volent dans des "tempêtes de cris" (OR 986), les vagues frappent de "leur tonnerre" les dunes, et leur bruit est celui de "chevaux échappés"(OR 997)¹⁵: les trois règnes se confondent et se pénètrent, et Nathanaël se laisse entraîner par ce mouvement qui le porte vers la mort et l'annulation. Il perd d'abord son individualité, avec son nom, ce son vide, "inutile" et "mort" qui ne contient même plus une "assurance d'exister" (OR 991), et son visage, qu'il n'a jamais trop regardé et qu'il craint maintenant d'avoir perdu, au point d'aller chercher "le visage du vieux Willem pour s'assurer qu'il en avait un lui-même" (OR 991); cela fait de lui un simple être humain, que l'on ne pourrait plus distinguer des autres. Après cela, il abandonne aussi toute distinction de race ou religion, d'âge ou de sexe, facteurs qui lui semblent "plus proches qu'on ne croit les uns des autres", tous les êtres "communi[ant] dans l'infortune et la douceur d'exister" (OR 994). Ensuite, renonçant à tout anthropocentrisme, il ne se sent même plus homme "par opposition aux bêtes et aux arbres" (OR 993) et, comme cela était déjà arrivé dans l'Île

¹¹ Voir à ce propos le calme avec lequel Nathanaël écoute les mots que lui adresse Léo Belmonte: "Vous crèverez comme moi dans environ deux ans'. Nathanaël acquiesça d'un indifférent mouvement de tête", p. 966.

¹² Voir pp. 992-993: "il lui semblait maintenant que les livres [...] lui avaient fourni peu de choses [...]; il pensait en tout cas qu'il eût été mal de ne pas s'absorber exclusivement dans la lecture du monde qu'il avait [...] sous les yeux. [...] Lire des livres, comme lamper de l'eau-de-vie, eût été une manière de s'étourdir pour ne pas être là. Et d'ailleurs, qu'étaient les livres? [...] [D]es rangées de plombs enduits d'encre".

¹³ Voir p. 937: "Lazare [...] grandirait parmi les us et coutumes de la Judenstraat, parfois pires, parfois meilleurs [...] que ceux du Quai Vert ou de la Kalverstraat où se trouvait l'enseigne d'Elie. Il irait sans doute à l'école des rabbins, où ce qu'il apprendrait ne serait ni plus vrai ni plus faux que ce qu'on apprendait au préche".

¹⁴ J'utilise ici une phrase tirée d'*Anna, soror...*, appliquée à une sorte de lieu paradisiaque, mais qui me semble illustrer assez bien la fusion connue par Nathanaël sur l'île, ainsi que l'éternité où se retrouvent Anna et Miguel (OR 901).

¹⁵ *Chevaux échappés* est, significativement, me semble-t-il, le titre de l'un des quatre volumes de *La Mer de la Fertilité*, dont l'auteur, le japonais Yukio Mishima, était bien connu par Marguerite Yourcenar, qui lui consacra un essai, *Mishima, ou la vision du vide* (Paris, Gallimard, 1981). Cet ouvrage fut rédigé, selon la Chronologie de la Pléiade, pendant l'été 1981, après l'achèvement d'*Un homme obscur*.

Perdue, il se sent "plutôt frère des unes et lointain cousin des autres" (*ibid.*); enfin, il comprend que, s'il y a encore une distinction entre lui et la matière inanimée, ce n'est qu'une question de temps, car, après sa mort, il va se désagréger, rentrant dans le monde des choses, tout comme la mouette aux "ailes inertes n'obéiss[ant] plus à une volition", qui "n[est] plus que la forme d'un oiseau" (OR 998). Il n'y a pas de place, dans l'esprit de Nathanaël, pour des spéculations métaphysiques: si l'idée l'effleure d'un "Nathanaël immortel", il "opt[e] de préférence pour l'obscurité totale" (OR 995), et si une survie est possible, ce n'est qu'au sein de la matière où tout finit par aboutir, sans qu'à l'anéantissement physique corresponde quelque permanence spirituelle.

C'est dans la matière, alors, que Nathanaël clôt son voyage, spirituel bien plus que physique, à travers un parcours aussi long que sa vie¹⁶.

Sans jamais se poser de questions, ni poursuivre de fins, Nathanaël a trouvé, dans la communion avec le Tout, une mort qui pourrait sembler, autant que sa vie, totalement dépourvue de sens, du moins en regard des schémas occidentaux et chrétiens. Si toutefois on considère l'intérêt de Marguerite Yourcenar pour la pensée orientale¹⁷, il ne sera pas difficile de trouver chez Nathanaël, apparemment si européen, des traces qui semblent le mettre en relation avec le bouddhisme. Il s'agit d'abord de son histoire personnelle, qui malgré les différences en fait une sorte de Bouddha 'sui generis': comme celui-ci¹⁸, Nathanaël perd sa famille et découvre le monde, fait de souffrance, et finalement s'en affranchit, ayant perçu la vanité de ce qui l'entoure. Une différence qui n'est pas à négliger réside dans le fait que, dans le cas de Bouddha, l'illumination est suivie par une activité de diffusion de sa doctrine, tandis que le dernier Nathanaël comprend la vérité et meurt, sans disciples, et surtout sans rien faire pour les autres êtres. En revanche on peut voir une influence bouddhique, ou au moins orientale, dans cette "immense pitié [...] pour les créatures" (OR 995), si claire dans l'épisode du chiot qu'il sauve d'une mort cruelle et inutile (OR 976).

¹⁶ A propos du voyage intérieur de Nathanaël, je renvoie au volume *Voyage et connaissance dans l'oeuvre de Marguerite Yourcenar*, éd. C. Biondo et C. Rosso, Pisa, La Goliardica, 1988, et en particulier à la contribution de S. Meitinger, "Le voyage intérieur d'Hadrien, Zénon, Nathanaël", aux pp. 155-167.

¹⁷ Marguerite Yourcenar en parle à Matthieu Galey et en témoigne dans sa production. En 1928 elle publie dans *La Revue européenne* la nouvelle "Kali décapitée", en 1936 et en 1937, dans *La Revue de Paris*, "Comment Wang-Fô fut sauvé" et "Le Dernier amour du Prince Genghi"; ces trois contes sont publiés en 1938 dans *Nouvelles orientales*. En 1955, Marguerite Yourcenar compose un essai "Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la Gita-Govinda" et en 1972 celui qui a pour titre "Des recettes pour mieux vivre" et qui est une "Approche du tantrisme" tibétain. En 1981, après avoir achevé *Un homme obscur*, elle rédige *Mishima ou la vision du vide*, un essai, "fruit de quelques années de lecture du grand écrivain japonais et de la littérature japonaise en général" (OR XXXIII). En 1982 c'est le tour des *Cinq Nô modernes* (traduits de Mishima); de la même année date un voyage de trois mois au Japon, dont traite le volume posthume du *Tour de la prison* (1991).

¹⁸ Gautama, jeune noble qui a vécu au VI^e siècle a. C., échappe à la surveillance du père, qui voulait le protéger de la laideur du monde, sort dans la rue, et fait l'expérience de la maladie, de la vieillesse et de la mort quand il voit successivement un infirme, un vieil homme et un cadavre; après ce choc, il décide d'entrer en religion, jusqu'au jour de son illumination sur les causes de la douleur universelle. Ayant compris que la seule raison de la souffrance se trouve dans la volonté de vivre, il devient le Bouddha, c'est-à-dire 'le réveillé'.

Bien plus que par ces ressemblances biographiques, d'ailleurs assez générales, entre le Bouddha et Nathanaël, c'est la vision du monde atteinte par cet homme obscur pendant son séjour sur l'île frisonne qui dégage quelques éléments bouddhiques, surtout en ce qui concerne la communion de Nathanaël avec le monde autour de lui, et son sentiment de dissolution au cœur d'un 'Tout' unifiant l'existant dans la matérialité universelle, sans structure ni forme. Par sa nature même, en effet, le bouddhisme se pose comme une doctrine anti-rationnelle, qui invite à l'expérience directe de la vie bien plus qu'aux spéculations sur elle. Il est toutefois possible d'en cerner quelques aspects, généraux et fonciers: à la différence de l'hindouisme¹⁹, dont il représente une réforme, le bouddhisme considère la souffrance de l'homme non pas comme la punition des péchés antérieurs, mais comme la condition même de l'existence. Cet important déplacement théorique fait du bouddhisme une religion ou, peut-être mieux, une philosophie, car le rapport entre l'homme et la divinité n'est plus déterminé par des fautes à expier ou à punir. Dans le bouddhisme, la seule véritable erreur de l'homme est celle qui lui fait désirer de vivre, dans l'espoir d'atteindre un bonheur qui n'existe pas. Ce bonheur, en effet, n'est qu'une illusion créée par la volonté de vivre propre à l'homme: l'humanité se trompe, et croit à la réalité du monde matériel, qui n'est en fait que le voile, l'apparence invitante derrière laquelle se cache le néant. Aveuglé par sa propre volonté de vivre, l'homme cherche alors à capturer les fantômes qu'il voit, et souffre quand il n'y arrive pas; ce n'est qu'après avoir renoncé à ses rêves qu'il dévoile la réalité, c'est-à-dire le vide, auquel il peut s'unir, quand les faux appâts de la vie ne le retiennent plus dans la souffrance. La découverte de la vérité a lieu au moment de l'illumination, qui peut être lente ou inattendue. Quand l'homme sort de son sommeil, il doit aider les autres à parcourir le même chemin, chacun à sa façon, sans trop d'enseignements et en toute simplicité.

Le peu de valeur que le bouddhisme donne au monde physique ne conduit pourtant pas au nihilisme ou au pessimisme que l'on pourrait attendre, car le réel où l'homme se trouve prisonnier est aussi, et avant tout, son domaine d'action, quand il cherche à atteindre le bonheur, ensuite son sujet de méditation, et par là son instrument de délivrance. Après l'illumination, le 'bouddha' comprend que le monde de la matière, malgré son apparence illusoire qui ne fait pas le bonheur humain, se retrouve dans la globalité de l'existant; ici, une fois enlevées les classifications introduites par l'homme, il

¹⁹ L'hindouisme, la plus ancienne religion de l'Inde, considère la destinée humaine comme une série de réincarnations, causée par les fautes des vies précédentes; l'homme ne pouvait sortir du monde — ou 'samsara', le cycle — qu'à travers l'expiation, pour se réunir à la divinité dans l'état du parfait bonheur ou 'nirvana', où toute individualité se perd. Pour dégager de l'immense quantité de matériel les éléments de base du bouddhisme et de l'hindouisme, j'ai utilisé, outre la communication de Fr. et E. Farrell, Hadrien et Zénon sur la voie bouddhique (actes inédits du colloque d'Anvers, *Roman, histoire et mythe dans l'oeuvre de Marguerite Yourcenar*), les textes suivants: T.N. Hahn, *Clefs pour le Zen*, Paris, Seghers, 1973; T. Hoover, *Zen Culture*, New York, Random House, 1977; A.W. Watts, *The Spirit of Zen*, New York, Grove Press, 1958.

ne reste qu'un lieu, ou un trou, plein et vide en même temps, où tout finit par se valoir, comme rien ne vaut plus²⁰. Le respect bouddhique de la nature, que l'on pourrait définir écologique avant la lettre, correspond alors au respect pour les formes de l'existant, qu'elles soient vivantes ou non, toutes également dignes d'exister.

... Tout cela n'est pas sans rapports avec l'histoire de Nathanaël: elle n'a été, au fond, qu'un long dépouillement "du faux et de l'inutile" (OR 1033), qui rappelle en quelque sorte le chemin bouddhique vers l'illumination. Parti de son petit univers, Nathanaël a abandonné ce qu'il connaissait déjà pour de nouvelles expériences; celles-ci, toutefois, n'ont fait que lui révéler le peu de valeur et la relativité de toute expérience, y compris le voyage: si les hommes sont les mêmes partout, et que tout se vaut, alors rien n'a plus de valeur, d'autant plus que l'univers humain n'est rien, dans la totalité bien plus vaste de l'existant. Déjà porté par sa nature simple et instinctuelle à tout accepter de la vie, Nathanaël, après cette illumination, entreprend son véritable voyage, en société d'abord, mais toujours un peu de côté, puis sur l'île, où à son indépendance spirituelle fait pendant la solitude physique et mentale, qui submerge peu à peu toute autre sentiment, même celui de l'amour, lequel "pass[e], et ne rev[en]t que par bouffées" (OR 996). L'abandon du monde humain dissout toute division artificielle de l'espace et du temps: si celui-ci "cess[e] d'exister" (OR 900), dans le ciel "tout sembl[e] orient" (OR 999), et sur terre le sable change le profil de l'île et cache les "faibles pistes" (OR 998), annulant toute certitude du lieu où Nathanaël se trouve. Le mouvement vers la dissolution culmine dans le délabrement physique de Nathanaël, qui voit son corps se défaire à cause de la maladie: sans peur, il accepte cette lente agonie, qui n'est qu'un parcours vers la désagrégation totale des formes, avant la réunion au Tout indifférencié.

... La connaissance livresque, les nécessités sociales et les dogmes religieux, l'inutile orgueil qui enferme les hommes dans des rôles trop rigides²¹, et même le temps et l'espace, ont graduellement laissé la place, dans l'esprit de Nathanaël, au sentiment de l'identité foncière de tous les éléments du réel, inséparables les uns des autres. La libération du monde des formes correspondrait donc pour Nathanaël à une dernière illumination, à une exception près, car l'aspirant Bouddha qu'est Nathanaël n'a pas de messages à donner à l'humanité. Ce fait s'explique toutefois assez bien si l'on considère les limites historiques et narratives du personnage, qui reste un jeune Hollandais du XVII^e siècle. En outre, si Marguerite Yourcenar n'a parfois pu résister à quelque tentation didactique, ou au moins éthique, elle n'a jamais voulu se contenter des dogmes

²⁰ Pendant l'entretien de Nathanaël avec Léo Belmonte, ils parlent de la divinité, identifiée successivement comme "le monde (*aut Deus*)", p. 969 et comme "Dieu... (*Aut Nihil, aut forte Ego*)", p. 970, ce qui semble présenter le Néant, la nature ou l'individu comme de possibles formes du divin, cette sphère "dont le centre est partout", p. 969. Il faut creuser la sphère pour entrer dans le mystère, dans un "trou qui e[st] Rien ou Dieu", p. 973, dans la "profondeur qui est Dieu", p. 970, comme si Dieu était en même temps le trou et ce que le trou contient, le vide du Rien et la plénitude du Tout.

²¹ Voir p. 994: "On faussait tout, se disait [Nathanaël], en pensant si peu à la souplesse et aux ressources de l'être humain [...]".

et des doctrines traditionnelles, préférant au contraire les chemins peu battus de l'expérience individuelle, non forcément codifiée.

Si l'histoire de Nathanaël ne laisse pas trop d'espoir à certains lecteurs, c'est qu'on veut la lire avec des yeux 'occidentaux', qui n'acceptent pas la perte d'individualité à laquelle il aboutit. Si, au contraire, on voulait accepter le paradoxe d'une écriture occidentale, telle que celle de Marguerite Yourcenar, proposant l'écroulement de la culture dont elle-même est issue, peut-être serait-il possible de reconnaître dans le parcours d'un homme obscur la tentative bouddhique, simple et titanique en même temps, de "replacer l'homme, passager, dans un univers qui passe" (YO 313).

